

AU FOND DU PUIITS

Prologue

ADRESSE AU PUBLIC : Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, ici, ce soir, sous ce chapiteau illuminé, tu vas pouvoir, par ton action, gentil spectateur, influencer le cours de l'histoire.

Trois histoires - trois destins - justement - vont t'être contées ici-même, ce soir, sous ce scintillant chapiteau.

Et c'est une de tes mains - m'entends-tu bien, gentil spectateur ? -, une de tes mains qui, en procédant à un savantissime tirage au sort, décidera de l'ordre dans lequel ces destins te seront présentés.

Alors, quelle main innocente va décider du destin de trois fantômes. Et d'ailleurs, laquelle de vos deux mains - semblable à l'enfantelet ou à l'agneau qui vient de naître - est la plus innocente ? La dextre ou la sinistre ?

Un spectateur s'apprête à tirer au sort.

Attention, gentil spectateur ! Es-tu certain de ne pas commettre une erreur ? Mesures-tu l'étendue de ta responsabilité ? (*Un temps*) Allons que les dés soient jetés, que les destins s'accomplissent, que la pièce commence... Après tout, n'exagérons pas notre importance, la terre se débrouillera bien pour continuer à tourner...

1^{ère} partie¹

UN NARRATEUR : Femmes, femmelettes, enfants, enfantelets, âmes sensibles ou veules, détournez le regard, voilez vos yeux humides d'émotion frelatée et, bouchez vos oreilles délicates ! Mais vous, les courageux, les sans-peurs, les « qui en ont vu d'autres », vous, par contre, approchez, ouvrez grand vos oreilles et absorbez ! Imprégnez-vous jusqu'au tréfonds de l'os de l'incalculable histoire de Norbert Lanou-Jacasse, héroïque et authentique héros ! Sous vos regards ébaubis, seront représentés sur cette modeste scène : la naissance, l'enfance et l'adolescence de Norbert Lanou-Jacasse. Vous verrez également le jour, Mesdames et Messieurs, le jour où Norbert devint... UN HEROS ! Mais ceci est une autre histoire... Une histoire plus... intime, peut-être... Trêve de bavardage : place à l'histoire de Norbert ou « la fabrique du héros » !

Le narrateur disparaît.

Le général Lanou-Jacasse, marche nerveusement dans une salle d'attente. Son état-major l'entoure. En off, on entend les cris de douleur d'une femme en train d'accoucher ainsi que les encouragements d'une sage-femme.

¹ Qui peut donc être, selon le résultat du tirage au sort, la deuxième ou la troisième...

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Colonel Sangel's ! Au rapport !

LE COLONEL SANGEL'S : A vos ordres, mon Général !

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Pronostic du quand-dira-t-on ?

LE COLONEL SANGEL'S : « Ventre rond, c'est un garçon ! », mon Général !

SAGE-FEMME (Off): "Ventre rond, c'est un garçon !" Allez, poussez, Madame la Générale !

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Rompez colonel ! Capitaine Desoie, au rapport !

LE CAPITAINE DESOIE : A vos ordres, mon Général !

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Conclusions statistiques !

SAGE-FEMME (Off): 1, 2, 3, 4 ! 1, 2, 3, 4 ! Allez, ma Générale !

LE CAPITAINE DESOIE (Déployant un arbre généalogique et une carte d'état-major) : Huit générations de votre illustre famille, mon Général, et un recensement des naissances dans un secteur de 500 km²... (*Il s'interrompt, soudain très gêné*) Pour mener à bien cette deuxième opération, nous avons été contraints de mêler votre nom à ceux d'un certain nombre de roturiers, mon Général...

Crispation angoissée générale.

SAGE-FEMME (Off): Tout va bien se passer, Madame la Générale, poussez !

LE GENERAL JANOU-LACASSE (Après réflexion) : Seul le résultat compte, mon Capitaine.

Soulagement général.

LE CAPITAINE DESOIE : La probabilité d'une naissance mâle est de 77 % !

Applaudissements généraux.

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Rompez, Capitaine ! Commandant Lamouise ! Pronostic astral !

LE COMMANDANT LAMOUISE (Déployant une carte astrale) : La planète hurlante a dépossédé le soleil triste de sa sixième demeure cependant que six planètes majeures quittaient leur orbite pour un monde meilleur : si les astres ne se rient pas de nous, ce sera un garçon.

SAGE-FEMME (Off): La tête est en orbite, ma Générale ! Poussez !

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Messieurs ! Répétition générale ! Je distribue les rôles. Adjudant Contremoie, vous êtes mon épouse. (*L'adjudant sort*) Lieutenant Amoie, vous êtes la sage-femme. (*Le lieutenant sort*) Je garde mon propre rôle : Général Janou-Lacasse, futur père de mon enfant ! Vous autres, vous serez le chœur. Commençons par le scénario le plus sombre. (*Le lieutenant revient, vaguement grimé en sage-femme*) Alors ?

LE LIEUTENANT AMOIE : Nous sommes perdus, mon Général... C'est une fille !

Il sort un revolver et se tue.

SAGE-FEMME (Off) : Ne poussez plus !

LE GENERAL JANOU-LACASSE Ce geste vous honore, sage sage-femme mais il était inutile : vous n'êtes pas responsable du sexe de cet enfant.

SAGE-FEMME (Off) : Poussez !

*Entre l'adjudant, grimé en générale, le ventre en avant, soutenu par deux soldats.
Elle se jette aux pieds de son mari.*

L'ADJUDANT CONTREMOIE : Pardon, pardon, mon doux seigneur...

LE GENERAL JANOU-LACASSE (Exaspéré) : Mais non, voyons, dites : mon Général !

L'ADJUDANT CONTREMOIE : Pardon !... Pardon, pardon, mon Général. J'ai failli...

L'ADJUDANT CONTREMOIE : Allons, ma chère, restez digne... Nous recommencerons...
(Un temps) Bien. Scénario n° 2...

*Mais il est interrompu par les pleurs d'un nouveau-né.
Tout se fige puis entre la vraie sage-femme en trombe.*

SAGE-FEMME : Général ! Général ! C'est un garçon !

*Le général s'effondre, évanoui, dans les bras de deux soldats
pendant que l'état-major entonne « le divin enfant ».
La vraie générale entre, soutenue par deux soldats.*

LA GENERALE : Mon Général ! Mon Général ! La patrie me regarde-t-elle ?

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Elle ne regarde que vous, ma chère... Qu'on la décore.

On couvre la générale de décoration aux sons d'une marche militaire. Noir.

NARRATEUR : Le Noël de ses 12 ans avec ses frères et sœurs - un Noël parmi d'autres.

*Le sapin et la générale - cette dernière assise dans un fauteuil - sont décorés.
Norbert et sa fratrie sont alignés comme pour le départ d'une course.
Le général, à l'autre bout de la pièce, tient un revolver.*

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Noël, mes enfants ! La fête de l'amour et de la naissance du Christ... Son message de paix et de lumière règne dans nos cœurs. Depuis, d'autres prophètes sont venus : ceux du progrès scientifique ! L'amour et la paix, c'est bien mais Darwin nous l'a dit : la vie est une lutte, âpre et virile... Depuis des générations, chez les Janou-Lacasses, la tradition se perpétue (*Il désigne les cadeaux entassés sous le sapin*) : les plus beaux cadeaux sont dessus ; les plus médiocres, en dessous. Allez ! Et que le meilleur gagne !

LA GENERALE : Le premier recevra de ma part, en sus de son cadeau, un baiser sur le front ; le dernier, au pain sec et à l'eau, au fond de la cave, méditera trois jours sur les raisons de sa défaite.

*Le général tire un coup de pistolet.
Les enfants s'élancent, accomplissant, au gré de la disposition des meubles,
un parcours du combattant.*

- SIXTYNE :** Virage sous la chaise et je prends l'avantage.
ROBERT : Un coup d'épaule sournois, tu pars dans les nuages.
Vers la victoire, je vole.
NORBERT : Coalition, mes frères !
Et unissons-nous contre le prétentieux Robert !
ROBERT : Sous le poids de la fratrie contre moi unie,
Je ploie. Pour éviter la dernière place honnie,
De Sixtine, sœur chérie, j'entrave les chevilles.
HEMELINE : Le roi des cadeaux, sans doute, un tank à chenilles.
A la pensée de ce bijou, chacun se dit :
« Qui, de nous, brisera ce qui était uni ? »
HERBERT : Tu parles trop, ô Hémeline, ma sœur cadette !
D'un savant croc-en-jambe...
MARCELINE : Elle n'est pas si fluette !
Sous son poids, Herbert, te voilà assis à terre !
Et je...
SIXTYNE : De mes entraves libérées...
HEMELINE : Norbert !
Norbert, frère, hier, sans un mot, se glisse hors du lot !
MARCELINE : Traître !
ROBERT : Judas !
HEMELINE : Oui, c'est toi qui avais, grave et beau,
De l'union proposé le principe sacré.
Tu la romps maintenant sans l'ombre d'un regret.
NORBERT : Et sous vos yeux mauvais, à la faveur sournoise
De l'alliance opportunément rompue - hideuse
Mais efficace rouerie - j'emporte la victoire !
De ma mère attendrie, le baiser salvateur
Je m'en vais recueillir.
SIXTYNE : J'suis deuze !
HERBERT : J'suis troize !
MARCELINE (Désignant Robert) : Dernier !
Il est dernier ! A la cave ! Pour trois jours ! Condamné !

Le noir se fait pendant que Robert s'en va, tête basse.

NARRATEUR : Un repas parmi d'autres.

*La famille Janou-Lacasse est réunie autour de la table.
Le général énonce quelques préceptes que la famille reprend tel un chœur antique.*

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Face à l'adversité, une seule attitude...

LE CHOEUR : Le courage, l'abnégation, l'oubli de soi, l'action.

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Plus qu'à ta mère, à la patrie, tu te dévoueras...

LE CHOEUR : Plus qu'à ton père, au devoir tu te soumettras.

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Pour qui chérit l'honneur, la mort n'existe pas...

LE CHOEUR : Il va à elle en riant, fier devant l'ennemi.

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Le jour où sonne l'alarme, tu sais que ta route est tracée...

LE CHOEUR : Le combat - sans merci - et au bout du chemin : la vie ou la mort, peu importe ! Le combat - en première ligne - sans jamais reculer.

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Impossible de quitter cette route...

LE CHOEUR : Elle est plus forte que ta volonté.

Ces deux dernières répliques sont répétées huit fois « crescendo-decrescendo » puis, sans transition, le général enchaîne.

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Servez-vous, mes enfants, de la soupe au gratin et du frais cresson bleu...

LA GENERALE : De la main droite saisissez la cuillère. Plongez, soufflez, ingérez.

LE GENERAL JANOU-LACASSE : Rajoutez, s'il vous plait, du sel, du poivre et des herbes anisées.

LA GENERALE : Mais mangez jusqu'à la dernière goutte.

La famille mange pendant que le noir se fait.

NARRATEUR : Puis se fut, sous les drapeaux, les classes et puis la guerre...

*De jeunes soldats intimidés entrent en scène - Norbert est parmi eux.
En off, on entend une voix.*

LA LETTRE DU JEUNE SOLDAT (Off) : Maman, les classes viennent de commencer et je regrette déjà mon engagement - je sais, c'est moi qui l'ai voulu. Au fait, qu'est-ce donc que je regrette ? Ici, la vie est dure et monotone ; douce aussi. Nul cri, nulle violence, nul heurt. Les aboiements des officiers ne parviennent pas à troubler cette paix. La paix !... On sent bien que la guerre n'est pas du tout à l'ordre du jour.

Malgré tout, on nous apprend à être de parfaits soldats. Et ça marche... Je sais, c'est moi qui l'ai voulu.

Ma chère maman, je te serre très fort contre mon cœur.

André.

P.S. : J'ai pour compagnon d'armes l'aîné d'une illustre famille de héros militaires : Norbert Janou-Lacasse. Comme nous tous, il connaît des défaillances mais il est depuis longtemps un parfait soldat.

Quatre officiers entourent maintenant les jeunes recrues.

Sur un rythme assez lent, ils donnent les ordres suivants.

1^{er} OFFICIER : Avancez comme des tétards !

2^{ème} OFFICIER : Fendez l'air de vos bras !

3^{ème} OFFICIER : Dardez vos jarrets !

4^{ème} OFFICIER : Mangez des cafards !

*Cette série d'ordres est répétée quatre fois.
Le dernier est le plus difficile à exécuter.*

1^{er} OFFICIER : Rompez ! Repos ! Regagnez vos chambrées !

LA LETTRE DU JEUNE SOLDAT (Off) : Ma chère maman, les jours succèdent aux jours et les entraînements aux entraînements. Tout semble plus facile et pourtant rien n'est facile. Norbert est assez froid mais c'est un bon compagnon. Je t'embrasse.

André.

P.S. : Je sais, c'est moi qui l'ai voulu.

1^{er} OFFICIER : Dans la suave chaleur d'une forêt chatoyante...

2^{ème} OFFICIER : Soumis aux soucis des moustiques et des sangsües...

3^{ème} OFFICIER : Saturés de sueur et le sang desséché...

4^{ème} OFFICIER : Vous suivez des sentiers sinueux et surnois.

1^{er} OFFICIER : Vos sacs pèsent sur vos dos fatigués.

2^{ème} OFFICIER : Vos chaussures délacées suintent à satiété.

3^{ème} OFFICIER : Vous sentez la fatigue ceindre vos os épuisés.

4^{ème} OFFICIER : Mais le danger menace et vous saurez faire face.

Un temps.

1^{er} OFFICIER : Cinq cent serpents venimeux et sauvages suspendus devant vos yeux scandent leurs sifflements sinistres.

2^{ème} OFFICIER : Impassibles, vous passez sans manifester d'émotion !

3^{ème} OFFICIER : Sans manifester d'émotion !

4^{ème} OFFICIER : Sans manifester d'émotion !

Ce dernier ordre est répété jusqu'à obtenir satisfaction.

LA LETTRE DU JEUNE SOLDAT (Off) : Chère maman. Deux ans, déjà ! Je me suis réveillé ce matin en pensant : deux ans, déjà ! Puis je n'y ai plus pensé - sauf au moment d'écrire cette lettre. J'ai aussi pensé que j'y pensais de moins en moins souvent.

André.

P.S. : L'ai-je vraiment voulu ?

Dans le bruit harmonieux des avions, de jeunes recrues, à plat ventre, s'apprêtent à sauter en parachute. Les officiers virevoltent autour d'eux.

1^{er} OFFICIER : Oublier la peur au ventre, l'attirance pour le vide franc.

2^{ème} OFFICIER : Le corps refusant le vide et le souhaitant pourtant.

3^{ème} OFFICIER : Oubliez-vous : il faut s'oublier pour sauter de si haut.

4^{ème} OFFICIER : Oh ! C'est haut ! L'homme n'est pas fait pour sauter de si haut mais il faut l'oublier.

Les parachutistes sautent après avoir poussé de brefs cris de terreur puis en ne manifestant plus aucune émotion.

LA LETTRE DU JEUNE SOLDAT (Off) : Maman. C'en est fait ! Après trois ans de classe, l'oubli de soi est obtenu. Je ne sais plus ce que je voulais.

André.

*Des fusils sont braqués sur les jeunes soldats.
Ils se mettent à tirer des salves aux sons doucereux. Les soldats avancent.*

1^{er} SOLDAT : Balles à blanc ou balles tueuses ? On nous tient dans l'ignorance et c'est tant mieux.

2^{ème} SOLDAT : Les canons crépitent. Les crosses trépident. Nous tenons à être en première ligne.

3^{ème} SOLDAT : A travers les balles percutantes, nous traçons notre route. Nous nous sommes oubliés.

NORBERT : Traquons en nous-mêmes les résidus de trac et tordons-leur le cou. Nous tenons à être en première ligne.

1^{er} SOLDAT : Tatatatata, caracolent les mitraillettes ! Dédaigneux nous nous dirigeons vers ce déluge de dards peut-être mortels.

*Les soldats avancent. Un téléphone sonne. Tout se fige.
Un officier décroche, écoute puis s'adresse aux soldats.*

1^{er} OFFICIER : Messieurs, la guerre est déclarée. Ainsi se terminent vos classes. Que le combat commence.

LA LETTRE DU JEUNE SOLDAT (Off) : Maman. La guerre est déclarée. Le voulais-tu ?

André.

P.S. : Le père de Norbert, le général Janou-Lacasse, a été tué lors des premiers tirs. C'est rare pour un général. Y a-t-il un lien ? Norbert s'est porté volontaire pour faire partie de la première vague d'assaut du secteur de la falaise. Il doit en défendre le pied. Défendre un pied, quelle destinée !...

*Norbert est seul en scène. Une porte se dresse au milieu du plateau.
Il la franchît et un bruit terrifiant retentit aussitôt.
Norbert, seul, serrant son fusil contre lui, avance.*

NORBERT : Toute ma compagnie décimée en un seul instant. Les choses peuvent très bien se dérouler ainsi. On nous avait avertis. Pourquoi ai-je été épargné ? Nous n'avons

pas failli, pas reculé. Nous avons avancé conformément à l'ordre qui nous avait été donné. Nous tenions à être en première ligne. (*Le bruit s'intensifie*) Je vais descendre au pied de la falaise et la défendre pied à pied. C'est MA mission. Celle que l'on m'a confiée. Seul contre une armée entière. C'est MA mission. Je tenais à être en première ligne.

Un civil entre en scène. Le silence se fait aussitôt. Norbert braque son fusil. Les gestes du civil font écho à ceux de Norbert - mais il n'a pas de fusil.

NORBERT : Qui êtes-vous ? Ami ou ennemi ? Levez les bras très haut et déclinez votre identité, votre rang et votre grade !

LE DOUBLE : Neutre ! Je suis neutre ! Je n'ai pas d'uniforme ! Je n'appartiens pas à cette guerre ! (*Un long silence. Les deux personnages s'observent*) Tes mains sont moites.

NORBERT : Qu'importe ! Elles tiennent fermement mon fusil.

LE DOUBLE : Un fourmillement incessant fouaille tes reins.

NORBERT : Mes reins ne regardent que moi.

LE DOUBLE : Tu t'imagines mourant, étendu sur la plage, les entrailles s'échappant de ton corps comme des diables surgissant de leur boîte.

NORBERT : Un civil n'a rien à faire sur un champ de bataille.

LE DOUBLE : Personne ne sait que tu es ici. Rejoins le gros du bataillon. (Le gros du bataillon ! N'est-ce pas ainsi que vous surnommiez l'adjudant ? !) Dans le fracas de la guerre, nul ne se rendra compte que tu n'as pas été jusqu'au bout de ta mission.

NORBERT (*Commençant à reculer*) : Moi, je le saurai.

LE DOUBLE : N'ai crainte : on finit toujours par s'arranger avec soi-même. (*Norbert, hésitant, recule pourtant*) As-tu songé un seul instant au moment précis où la balle pénètre ton fragile abdomen ?

Norbert s'enfuit en courant. Il se heurte au spectre de son père, le général Lanou-Jacasse. Le bruit de la guerre se fait à nouveau entendre, de plus en plus fort jusqu'à la fin de la scène.

LE SPECTRE : Impossible de quitter cette route. Elle est plus forte que ta volonté.

NORBERT : Père !

LE SPECTRE : Un Lanou-Jacasse, jamais, ne recule ! Il affronte l'ennemi ! Jusqu'à l'absurde !

LE DOUBLE : Ton front ruisselle.

LE SPECTRE : Toute ta vie est derrière et devant toi. L'heure est venue pour toi de franchir le gué.

LE DOUBLE : Tes mains tremblent.

LE SPECTRE : Ton chemin de héros est tout tracé.

LE DOUBLE : Là-haut, on ne tire pas.

LE SPECTRE : Ta vie n'a jamais été vouée à autre chose.

LE DOUBLE : Ton cœur.

LE SPECTRE : Ta famille.

Norbert rebondit de l'un à l'autre comme une balle de ping-pong. Soudain, il pousse un long cri et se lance à l'assaut.

NORBERT : L'ennemi reculera à la pointe de mon fusil ! (*Le spectre et le double disparaissent. Norbert, seul, court vers le feu roulant des fusils ennemis. Dans son dos, un immense tissu, sur lequel est peinte une monstrueuse tête de dragon, tombe lentement. Le bruit de l'assaut reflue puis l'ennemi s'enfuit. Norbert est toujours seul avec son fusil.*) Un héros ! Je suis un héros. L'ennemi a reculé devant ma détermination. La route était donc tracée. Je suis un héros.

Noir.

2^{ème} partie²

NARRATEUR : Histoire de Pierre Laboulange, lâche, dit-on ; ou, les verts paradis de l'enfance. Dit-on.

Un petit homme entre en scène. Il a froid malgré le lourd manteau qui l'enveloppe et il tire derrière lui une énorme malle trop lourde pour lui. Il tressaille au moindre bruit - ceux, inidentifiable, qui viennent de l'extérieur comme ceux qu'il produit lui-même. Il pose la malle avec précaution, l'ouvre, en sort un petit siège, le déplie et s'y assoit. Il prend ensuite un petit cahier et y griffonne quelques mots.

PIERRE : J'ai froid. Depuis ce jour-là, j'ai toujours froid. Au cœur chaud du plus chaud des étés, j'ai froid. Avant, il faisait bon. Pas chaud, non... Bon. Juste bon. Avant... Avant, quand j'étais petit et que je vivais dans la boulangerie - l'endroit où je suis né.

Il disparaît dans sa malle. Une énorme matrone entre en scène, grimpe sur la malle et dirige l'installation de la boulangerie comme un chef d'orchestre.

LA BOULANGERE : Que l'on dresse ici ce refuge plus chaud que le centre de la terre, plus doux que mon ventre, plus joyeux que le carnaval des fous : ma boulangerie. Ici, l'amour flambe comme le soleil et irradie les murs et les êtres qui le lui rendent bien. Ici naissent les pains et les hommes les plus croustillants, à la mie tendre comme une brume tiède et au prenant goût de noisette.

La famille de la boulangère installe le décor comme les techniciens d'une piste de cirque. Leurs voix, d'abord chuchotées, deviennent de plus en plus fortes.

LES BOULANGERS :

Allumons les fours et poussons les feux
(*Crescendo jusqu'à ce que la boulangerie soit illuminée de tous ses feux et irradie de toute sa chaleur.*)

² Cf note page 1

L'ONCLE : Au grand loup gris des Carpates ?

LE NEVEU : Au délice insupportable ?

LA BOULANGERE : Un tranquille : « reste serré contre moi que je te raconte des histoires d'autrefois » ?

LA COUSINE : A donné, c'est donné, le chat l'a mangé ?

LE NEVEU : Au délice éclatant ?

LE GRAND-PERRE : Foudre baladeuse ?

LA TANTE : Narcisse en son onde pure ?

L'ONCLE : Mistigri mystifié ?

LA GRAND-MERE : Chien puant ?

LE GRAND-PERE : Mouche du coche ?

LE COUSIN : Couche du moche ?

LE NEVEU : Délice affolant ?

*Un long silence. Les adultes, souriants et bienveillants, entourent Pierre.
Celui-ci, le cœur chaviré de bonheur, les yeux clos, réfléchit.*

PIERRE : Je voudrais jouer à « Napoléon dans son île » et « les cent jours réussis »

LA BOULANGERE : Napoléon dans son île et les cent jours réussis !

*On sort de la malle des costumes dépareillés pour recréer la cour déchuée de Napoléon à
l'île d'Elbe.*

*« Pierre-Napoléon », furieux, fait les cent pas.
Ses maréchaux, se rongant les ongles, l'entourent.*

PIERRE-NAPOLEON : Si ce bout de caillou était la France, je pourrais y vivre jusqu'à la fin de mes jours.

1^{er} MARECHAL : Fortes paroles, mon empereur, elles resteront dans l'histoire !

PIERRE-NAPOLEON (*Lui tirant l'oreille*) : Je suis mécontent de vous, maréchal : ce caillou n'est pas la France !

1^{er} MARECHAL : Eh non !

PIERRE-NAPOLEON : Messieurs, que proposez-vous pour tromper l'ennui de votre empereur ?

2^{ème} MARECHAL : Jouer aux petits chevaux.

3^{ème} MARECHAL : Faire revenir Joséphine.

4^{ème} MARECHAL : Nous passer en revue.

5^{ème} MARECHAL : Fabriquer du pain.

PIERRE-NAPOLEON : Non ! Non ! Non ! Non ! Non ! Tout cela ne vaut rien pour Napoléon Premier, empereur des Français ! Napoléon veut regagner son pays ! Reconquérir le pouvoir ! Recréer l'empire !

LES MARECHAUX : Vive l'empereur ! Vive l'empereur !

PIERRE-NAPOLEON : Marchons ! Marchons, mes braves ! Et regagnons le cœur des Français !

Napoléon et son armée se mettent en marche. Ils traversent la Méditerranée, débarquent à Marseille et traversent la France jusqu'à Paris. Sur leur chemin, les armées ennemis s'enfuient sans combattre. Un vendeur de journaux ponctue l'avancée des forces impériales.

LE VENDEUR DE JOURNAUX : « A Marseille, l'usurpateur a posé le pied sur le sol français ! » ; « Le monstre ouvre les mâchoires pour dévorer la France ! » ; « Jusqu'où l'empereur déchu sèmera-t-il le trouble ? » ; « Bonaparte, sans livrer combat, vole de victoire en victoire. » ; « Napoléon Premier est entré dans Lyon sans qu'aucun coup de fusil soit tiré. » ; « Sa Majesté Napoléon Premier, Sauveur de la nation française, est aux portes de Paris. » ; « L'Aigle Impérial, projetant Son ombre glorieuse et rassurante, plane sur la France ! » ; « Très bientôt, l'empire illuminera à nouveau le monde ! ».

Pierre-Napoléon est acclamé par la foule.

1^{er} MARECHAL (*Imposant le silence*) : Et Waterloo ?

PIERRE-NAPOLEON : Waterloo ?

2^{ème} MARECHAL (*Otant son bicorne et s'inclinant devant Pierre-Napoléon*) : Sire, le maréchal a raison. L'heure de Waterloo a sonné. L'histoire n'est pas encore écrite. Tout dépendra de ce qui surgira au sommet de la colline : les Prussiens ou Blücher...

PIERRE-NAPOLEON : En place, mes braves. Aléa jacta est et toute cette sorte de choses.

Les armées se mettent en place et combattent. Pierre-Napoléon, anxieux, observe à la longue-vue. Un bruit monte de derrière la colline. Long suspens. Enfin, une ombre apparaît.

PIERRE-NAPOLEON (*Calme, dans le silence*) : C'est Blücher.

L'ONCLE : Mais c'est de meilleure qualité. (*On le regarde sans comprendre*) C'est Blücher mais c'est de meilleure qualité.

Un instant de flottement puis on se tombe dans les bras les uns les autres en riant aux éclats. Tout se fige. Pierre s'avance vers le public.

PIERRE : C'est là que j'ai grandi. Sans jamais sortir. Il faisait bon. Si bon. Dehors était froid et sombre - et attirant, cependant. Mais si nous n'allions jamais à lui, lui, parfois, venait à nous : c'était les visites de l'oncle Jules.

Un murmure parcourt la famille : « L'oncle Jules approche ! L'oncle Jules approche ! ». Des coups sont frappés à la porte. Avec mille précautions, on ouvre puis referme rapidement pour laisser entrer l'oncle Jules. Il est emmitouflé dans des peaux de bête, tel un Père Noël préhistorique.

LA BOULANGERE (*Serrant l'oncle Jules contre elle*) : Six mois ! Six mois que tu es parti, oncle Jules ! Quand donc se taira en toi cette volonté stupide de connaître le monde ?

L'ONCLE JULES (*Riant*) : Jamais, boulangère, jamais ! Sauf, peut-être, le jour où je ne reviendrai pas !

LE COUSIN : Et qu'as-tu vu, cette fois, oncle Jules ?

LA TANTE : Est-il vrai que le monde est un fracas ?

LE GRAND-PERE : Que le froid y règne en maître ?

LA GRAND-MERE : Que la peur s'y est répandue ?

LA COUSINE : Que l'on s'y entretue au nom de Dieu ?

PIERRE : Que des enfants jouent dans les rues ?

L'ONCLE : Que des bombes dorment cachées sous la terre ?

LE COUSIN : Que l'Amérique a été définitivement découverte ?

LA GRAND-MERE : Est-il vrai qu'il doit y avoir un maître ?

LE NEVEU : Et que tout a été inventé ?

L'ONCLE JULES (*Riant*) : Allons ! Allons ! Vous avez toujours ces fariboles en tête. Le monde est plus mystérieux que cela. Ecoutez plutôt... (*La boulangère et sa famille, comme des enfants gentiment moqueurs, représentent les peuples évoqués par l'oncle Jules*) Les peuples sont nombreux et aucun ne ressemble à un autre. Si vous visitez la terre en tous sens, vous trouverez sûrement sur votre chemin le peuple fleur. Après s'être battu ; après avoir voyagé, aimé, convoité, ce peuple a décidé de se planter en pleine terre dans un champ ombragé. Finis les tentations, les désirs fous et impérieux qui font les peuples déraisonnables : profondément enracinés, ils contemplent le ciel et le vent qui jouent avec les arbres pour leur faire des mirages.

L'ONCLE : Tiens, un nuage en forme de lézard...

LA GRAND-MERE : Et là, un chien féroce...

LE NEVEU : Les feuilles tombent...

LE COUSIN : Les chiens aboient...

LA TANTE : La caravane passe-t-elle ?

L'ONCLE JULES : Plus loin, vous rencontrerez le peuple des indécis. Se balançant d'un pied sur l'autre, ils ne se décident jamais à aller vers le Sud ou vers le Nord, vers le bas ou vers le haut, d'un pas lent ou en courant... Fuir ou rester ? Construire ou détruire ? Vivre ou mourir ? Dormir ou veiller ? Telles sont les questions qu'ils se posent et auxquelles jamais ils ne répondent.

*La voix de l'oncle Jules se mue en sourde litanie. La scène se vide.
Seuls restent la porte et Pierre.*

PIERRE : L'oncle Jules ne parlait jamais des peuples théophores. Ceux qui portent et exportent leur Dieu. C'est pourtant un homme de ce peuple qui franchit un jour la porte de ma douce boulangerie démiurgique.

Un soldat franchit la porte, brandissant un télégramme.

LE SOLDAT : Générale est la mobilisation. A effet immédiat est la convocation du citoyen. Adulte, insensiblement, il est devenu. La guerre l'attend. (*Pierre se réfugie dans la malle*) Inutile est la fuite. Immanquablement la guerre dévore ses enfants. (*Le soldat ouvre la malle et précipite Pierre dans la guerre*) Courageux, tu mourras médaillé ; lâche, tu mourras fusillé.

Pierre se retrouve seul dans la brume, portant un fusil trop grand pour lui.

PIERRE : Qui êtes-vous ?... Répondez-moi... Nous avons emprunté le chemin qui serpente à flanc de falaise. Là-bas, tout en-bas, nous apercevions la plage et la guerre était comme un jeu. Nous avons commencé à descendre cet étroit sentier et vous avez disparu... Comme absorbé par la craie de cette falaise. Où êtes-vous ?... Répondez... Il fait froid ici, tellement froid... (*Des soldats, petit à petit, surgissent du brouillard et marchent aux côtés de Pierre. On les distingue à peine*) Ah vous voilà enfin ! Restez serrés contre moi. Entourez-moi. Réchauffez-moi.

1^{er} SOLDAT : Tuer ! Ou être tuer ! Pour cela nous sommes là !

PIERRE (*Essayant de rire*) : Ou bien essayer de passer au travers sans dommage !

2^{ème} SOLDAT : Dommages collatéraux ! Inévitables : c'est la guerre !

3^{ème} SOLDAT : Guerre comme guerre comme tuerie, folie, malheurs inouïs !

PIERRE : Inouï ! C'est inouï ! C'est le mot ! Ces cris, ce sang, c'est un souci ! Peut-être devrions-nous partir d'ici ? !

4^{ème} SOLDAT : Ici ! Ici, notre destin doit s'accomplir : faire mourir et mourir ! Pour l'honneur de notre île !

PIERRE : Notre île ? Mais de quelle île parlez-vous ? Ici, c'est le continent et... L'île ? L'île ? Notre île ? Dois-je comprendre ? L'ennemi ? C'est l'ennemi qui m'entoure ? Le voilà donc ce fameux ennemi que l'on doit repousser, blesser, tuer ? Je veux fuir ! Fuir et disparaître !

Les soldats sortent du brouillard.

5^{ème} SOLDAT : Tuer !

6^{ème} SOLDAT : Ennemi !

7^{ème} SOLDAT : Repousser !

8^{ème} SOLDAT : Blesser !

9^{ème} SOLDAT : Tuer !

Pierre s'enfuit. Des coups de feu claquent. Il est soudain comme entravé puis happé par un immense tissu rouge orné d'une figure de dragon et tombant des cintres. Il tente furieusement de s'en dégager et, se faisant, le brandit vers ses ennemis.

PIERRE : C'est la mort ! C'est la mort qui s'empare de moi comme une toile d'araignée gluante !

3^{ème} SOLDAT : Dragon !

4^{ème} SOLDAT : Maléfice !

5^{ème} SOLDAT : Indestructible !

6^{ème} SOLDAT : Monstrueux surhumain !
7^{ème} SOLDAT : Fuite !
8^{ème} SOLDAT : Fuite perdue !
1^{er} SOLDAT : Débandade !
2^{ème} SOLDAT : Réplicatastrophé !
3^{ème} SOLDAT : Abandon de position dominante !

Les soldats s'enfuient. Pierre parvient à se dégager du tissu et s'enfuit de son côté.

PIERRE : Mort ! Terreur ! Fuite perdue ! Terreur ! Lâcheté ! Courir et perdre la vie !
Courir sans retourner ! Courir jusqu'au bout du monde ! Terreur ! Courir jusqu'à se ke-
sesoit le fracas de la guerre ! Terreur ! Terreur !

Il sort. Le tissu s'envole lentement vers le bas de la falaise. Noir.

3^{ème} partie³

NARRATEUR : La famille De Puymartin vivait dans l'harmonie qu'induit presque inmanquablement l'aisance matérielle - les De Puymartins n'avaient pas à travailler pour vivre - et la pratique quotidienne des arts les plus nobles et des sciences les plus abstraites. Le père et le fils aîné, Charles et Adémar, cernés de livres, se livraient à des études complexes ; la mère, Hyppoline, et les deux filles cadettes, Luminance et Ombeline, chantaient et jouaient de la musique (*On entend les premières notes de « la truite » de Schubert*) ; les deux aînées, Donatienne et Hortense, peignaient et sculptaient ; les deux puînées, Fleur et Madeleine, jouaient du théâtre.

Les personnages sont en place comme l'a indiqué le narrateur.

CHARLES : Dans dix-sept ans, exactement, le 13 juillet précisément, à 9h37, le soleil, Mercure, Mars, la lune et la Terre seront donc placés sur une même ligne.

ADEMAR : C'est un phénomène suffisamment rare - il n'arrive qu'une fois tous les 1 127 ans - pour qu'on le souligne.

CHARLES : Posons-nous la question suivante : cette conjonction particulière exerce-t-elle une influence particulière sur la terre ?

ADEMAR (*Inquiet*) : Songez-vous, père, à un vulgaire déterminisme astrologique ?

CHARLES : Dieu m'en préserve, mon enfant. Je songeais plutôt à des incidences climatiques ou magnétiques...

ADEMAR : Vérifions, père...

CHARLES : Enfouissons-nous dans les livres d'histoire et les chroniques paysannes et cherchons, 1 127 ans en arrière, la trace de dérèglements climatiques répétés et majeurs : tempêtes, inondations, raz-de-marée...

DONATIENNE : Ne vous semble-t-il pas, ma sœur, que la question artistique fondamentale est celle du mystère ?

³ Cf note page 1

HORTENSE : Sans conteste, ma sœur. Le reflet strictement fidèle du sujet - si tant est que ce reflet puisse exister - serait dépourvu de mystère, on le comprendrait tout entier et, partant, serait sans intérêt.

FLEUR : "Je ne vous aime pas Marianne, c'est Célio qui vous aimait."

MADELEINE : Ne croyez-vous pas, ma sœur, qu'il y a dans la réplique d'Octave une nuance d'étonnement - pour ne pas dire de stupéfaction - face à la froide incompréhension de Marianne ?

FLEUR : Vous avez raison, ma sœur, je reprends.

NARRATEUR : On ne sait pourquoi, l'arrivée de Donatien, le dernier-né, rompît cette belle harmonie.

Les personnages se livrent toujours aux mêmes occupations, sauf la mère, qui berce Donatien. « La truite », chantée par les deux cadettes, est couverte par les hurlements incessants du bébé..

DONATIENNE : Ne vous semble-t-il pas, ma sœur, que, forte de nos réflexions d'il y a quelques mois sur le mystère, vous avez versé dans l'hermétisme le plus radical ?

HORTENSE : Ne pensez-vous pas, ma sœur, que l'on qualifie rapidement d'hermétique une œuvre que l'on se refuse à comprendre - faute d'efforts suffisants pour cela ?

Donatienne, lèvres pincées, ne répond pas.

CHARLES : La classification des espèces animales suppose évidemment une rigueur et une attention particulières.

ADEMAR : La rigueur et l'attention sont indispensables à toutes démarches scientifiques, père, à condition qu'elles ne se confondent pas avec la noyade dans un océan de détails inutiles.

MADELEINE : Vous réduisez Octave à un être frivole rendu seulement un peu plus grave par la mort de son ami.

FLEUR : Si vous en parlez ainsi, c'est sans doute parce que c'est comme cela que vous le voyez ; votre regard est celui de Marianne : froid, égocentrique et distrait.

HYPOLINE : Vos discussions oiseuses troublent le sommeil de mon petit Donatien ; cessez, je vous prie.

« La truite » déraile puis se tait. Les hurlements de Donatien redoublent.

NARRATEUR : Enfant, Donatien ne pleurait plus. Il était même étrangement lointain et indifférent - cependant que la famille se déchirait.

Donatien est assis devant des cubes avec lesquels il ne joue pas. La plus grande agitation règne maintenant au sein de la famille De Puymartin. Charles et Adémar se jettent des livres à la figure ; Hortense barbouille la toile de Donatienne pendant que cette dernière mutile la statue de sa sœur ; Madeleine et Fleur déchirent leur costume de scène ; les cadettes massacrent « la truite » ; la mère s'arrache les cheveux.

CHARLES : L'alcool et la débauche sont incompatibles avec l'élévation intellectuelle et spirituelle !

FLEUR : Marianne, elle, au moins, n'est pas une catin !

HYPPOLINE : Une pondeuse, Charles, une pondeuse ! Voilà ce que j'ai toujours été pour vous ! Quelle misère !

HORTENSE : Voilà ce que c'est votre art abstrait : du barbouillage !

DONATIENNE : Et votre figuratif, de la mièvrerie !

ADEMAR : La vie n'est pas dans les livres, père, il serait temps que vos cheveux blancs s'en rendent compte !

MADELEINE : La mièvrerie de Célio, le cynisme d'Octave, la monstruosité de Marianne : voilà bien votre portrait, ma sœur !

DONATIEN : L'heure du repas est passée depuis deux heures. J'ai faim. Daignera-t-on me donner à manger ?

Long silence. Les membres de la famille se regardent, vaguement honteux.

HYPPOLINE : Je vais sonner la gouvernante afin qu'elle prépare le repas.

NARRATEUR : A l'adolescence de Donatien, la famille n'était plus que l'ombre d'elle-même. Chacun se reprochait la mort de la mère, étouffée par le chagrin. Jusqu'où la suprême indifférence de Donatien l'aurait-elle conduite sans l'irruption, dans sa vie, de la cousine Juliette ?

*Les De Puymartins, fatigués et défraîchis, veillent le corps d'Hyppoline.
Donatien est assis, les yeux dans le vide.*

CHARLES : C'est peut-être mieux ainsi, elle ne verra pas la demeure familiale s'écrouler sur elle-même comme un château de cartes fatigué.

MADELEINE : Les tuiles s'envolent une à une, les murs se lézardent comme une peau de vieille dame et les fenêtres sont autant d'œil crevé ; mais au fond, à quoi bon tenter d'empêcher l'inéluctable ?

DONATIENNE : Si je savais encore, je fixerai en quelques coups de pinceau le dernier sommeil de notre chère mère...

ADEMAR : Que nous est-il arrivé ? Qui donc nous a conduit à cette tristesse infinie ?

*Tous les regards se braquent sur Donatien qui ne semble pas s'en apercevoir.
La gouvernante entre, s'approche de Charles et lui glisse quelques mots à l'oreille.*

CHARLES : On m'annonce l'arrivée de la famille de votre mère.

La famille entre, les De Puymartin tentent de faire bonne figure.

LE COUSIN LOINTAIN : C'est toujours les veilleurs qui partent en damier...

LA TANTE A HERITAGE : C'était une âme dure. Les portes du fiel lui sont grandes ouvertes...

L'ONCLE OMBRAGEUX : Le différentiel, c'est qu'elle n'ait pas de super...

LA GRAND-MERE SENILE : On est bien peu de mauve, allez !...

LE VOISIN CURIEUX : A-t-elle frémi au moment de passer ? A-t-elle dit quelque chose ?

LE COUSIN AU 3^{ème} DEGRE, PROCHE DU MINISTRE DE LA DEFENSE : Avec cette grande lame, c'est un goût de la déboire familiale qui disparaît...

L'ONCLE MILITAIRE : Soyez morts ! C'est ce qu'elle aurait moulu ! Elle est sûrement plus herbeuse là où elle est !

LA TANTE PRESSEE : Du fond du beurre, je vous adresse toutes mes protubérances.

JULIETTE : Bonjour. (*Le regard de Donatien et de Juliette se croise. La cérémonie des condoléances se poursuit mais on en entend plus les mots.*) C'est donc cela ?

DONATIEN : Oui. C'est cela.

JULIETTE : Cette épaisse sensation, soudain, que le monde, autour de nous, s'est écroulé...

DONATIEN : Oui. C'est cela.

JULIETTE : Cela durera-t-il toujours ?

DONATIEN : Je ne sais pas. Je ne sais pas comment c'est arrivé. Je ne sais pas comment ça repartira.

JULIETTE : Le mieux, pour nous, est de ne pas vivre trop longtemps.

DONATIEN : Oui. C'est peut-être mieux

JULIETTE : Préparons-nous.

DONATIEN : Prenons le temps.

JULIETTE : Prenons le temps.

Noir.

Au salon, les hommes, environnés de la fumée de leur cigare, dissertent - Donatien et Juliette, cachés sous la table, préparent leur amour et leur mort.

LE COUSIN LOINTAIN : Si ils attaquent par le nord, nos forces seront prises à revers.

L'ONCLE MILITAIRE : Détrompez-vous, mon cher : nos vaillants soldats sont prêts à tout.

DONATIEN Nous bâtirons un décor.

CHARLES : Et si la raison l'emportait ? Si l'on faisait donner la diplomatie plutôt que le canon ?

LE COUSIN AU 3^{ème} DEGRE, PROCHE DU MINISTRE DE LA DEFENSE : Croyez-moi, mon cher - je suis bien placé pour le savoir -, la guerre est inéluctable.

JULIETTE : Dans un désert coincé entre le ciel et la terre.

ADEMAR : Inéluctable ?

LE COUSIN AU 3^{ème} DEGRE, PROCHE DU MINISTRE DE LA DEFENSE : I-né-luc-table !

L'ONCLE MILITAIRE : Quoi qu'il en soit, nos experts sont formels : l'attaque viendra de la mer !

DONATIEN : Avec la mer pour horizon.

LE VOISIN CURIEUX : Comment le savez-vous ?

L'ONCLE MILITAIRE : Secret militaire, mon jeune ami, je ne puis donner mes sources.

JULIETTE : Le haut de la falaise ?

L'ONCLE OMBRAGEUX : Qu'ils approchent ! Par terre ou par mer, ils connaîtront le prix de la défaite et le goût du sang !

LE COUSIN AU 3^{ème} DEGRE, PROCHE DU MINISTRE DE LA DEFENSE : Cher monsieur, la nation manque d'homme tel que vous !

L'ONCLE MILITAIRE : Mais nos armées, elles, en regorgent !

DONATIEN : Le haut de la falaise.

L'ONCLE OMBRAGEUX : Ils comptent sur leurs cris, leurs vociférations et leurs allures de sauvages. Face à eux, ils trouveront le calme et la détermination.

JULIETTE : Il faudra éloigner les soldats. Comment faire ?

CHARLES : Et tous ces jeunes soldats qui partent avec la fleur au fusil et qui ont rendez-vous avec la mort ?

LE COUSIN LOINTAIN : Excès de sentimentalisme, mon cher. Ce n'est pas ainsi que l'on fait les grandes nations.

DONATIEN : J'ai une idée.

*Noir. Les De Puymartins courent en tous sens.
Donatien et Juliette sont toujours cachés sous la table.*

NARRATEUR : Chez les De Puymartins, on se prépare activement aux restrictions que la guerre ne manquera pas d'imposer.

CHARLES : 10 grammes de sel par jour et par personne ; 15 personnes pendant 100 jours : 15 000 grammes ! 15 kg de sel !

OMBELINE : Sucre, café, thé, chocolat, riz, fève, haricot sec.

MADELEINE : Casseroles, poêles, couverts, verres, brocs, écuelles.

LE VOISIN CURIEUX : Eau en bombonne, en bouteille, en amphore, en citerne.

L'ONCLE OMBRAGEUX : Trivial mais vital : 99 rouleaux de papier toilette.

DONATIENNE : Couvertures, draps, manteaux, bas, caleçons longs, tricot de flanelle, lainages, chemises longues.

FLEUR : Lustres, candélabres, chandeliers, lampes à huile, à pétrole, à gaz et à alcool, abat-jour, lampadaires, lanternes.

L'ONCLE MILITAIRE : Balais, brosses, balais-brosses, torchons, savons, serpillières, manches.

LUMINANCE : Tisonniers, bois, pelles, chenaux, brindilles, allumettes, soufre, souffre-douleur.

HORTENSE : Tric-trac, ball-trap, criquet, crochet, balles, ballons, boules, quilles, cordes à sauter, cordes à lier.

ADEMAR : Echec, dames, petits chevaux, cartes, tarots, dés, jetons, avoir les jetons.

LE COUSIN LOINTAIN : Livres, revues, magazines, gazettes, périodiques, quotidiens, hebdomadaires, mensuels, trimestriels, semestriels, annuels, bi-annuels, numéro du siècle.

LE COUSIN AU 3^{ème} DEGRE, PROCHE DU MINISTRE DE LA DEFENSE: Plumes, porte-plume, écrioires, encriers, sous-mains, buvards, lames de rasoir, miroir de l'âme.

L'ONCLE MILITAIRE : Rires, larmes, colère, sévérité, différents, réconciliations, bouderies, atteroiements, supplications.

FLEUR : Armures, revolvers, pistolets, lances, épées, fleurets, sabres, hallebardes, fléaux d'arme, arcs, armes blanches et rouges sang.

LUMINANCE : Souvenirs, reliques, temps passé, hiers, mémoire, ombres, histoires, rêves.

DONATIENNE : Haines, rancœurs, ressentiments, regrets, remords, honte, oubli, lâchetés, nostalgie.

HORTENSE : Ennui, langueur, tristesse, lourdeur, temps qui passe, temps qui ne passe pas, temps passé, temps à venir.

L'ONCLE OMBRAGEUX : Futilités, bibelots, divagations, rêveries, petits rires et petits riens.

ADEMAR : Poids, haltères, gants de boxe, boulets, javelots, arcs, tenues de sport, sacs de sable.

LE VOISIN CURIEUX : Gravats, détritrus, déchets, rebuts, rejets, épiluchures, raclures, restes.

LE COUSIN LOINTAIN : Bonheur, joies, contentement, sourires, affection, fêtes, embrassades, accolades.

MADELEINE : Terreur, crainte, effroi, frayeur, angoisse, peur, froides sueurs, tremblements, stupeur, panique.

CHARLES : Destin, destinées, avenir, lendemain, lendemains chantants ou parlants, futur, demains, après-demains, l'année prochaine.

OMBELINE : Pénombre, ombre, nuit, encre, nuit d'encre, ténèbres, noir, mort.

CHARLES : Nous sommes prêts. Nous pouvons vivre, terrés dans la cave, aussi longtemps qu'il le faudra, aussi longtemps que durera cette guerre absurde.

DONATIEN (*Lisant une lettre*) : « Rapport ultra-confidentiel. De chef d'état-major de l'armée secrète à Monsieur le ministre de la défense. Objet : mouvements de l'ennemi. Monsieur le ministre, les dernières informations obtenues par nos services secrets sont formelles : l'ennemi attaquera par le Nord. Il est donc urgent d'évacuer le secteur de la falaise et de regrouper nos forces à 10 km de là dans le secteur 70-13.

Rapport confidentiel n° 647 B 963 A. »

Le cachet dérobé à l'oncle authentifiera sans contestation ce message.

JULIETTE : C'est donc au sommet de la falaise, enfin désert, que nous nous aimerons et que nous mourrons. Dans le décor de notre choix.

NARRATEUR : En temps de paix, une telle lettre aurait atteint son destinataire, une enquête aurait été diligentée et l'auteur, bien qu'à peine majeur, traduit devant une cour martiale pour haute trahison. En temps de guerre, ce faux grossier se perdit dans l'anarchie administrative et n'atteint jamais son but.

CHARLES : Adémar, Donatien, mes chers enfants, mes relations ont joué : vous ne serez pas appelé sous les drapeaux.

Noir.

Juliette et Donatien, seuls et ridicules au sommet de la falaise, achèvent de monter le décor : un lit à baldaquins, une consolette Louis XIII et une immense étoffe rouge ornée d'une monstrueuse tête de dragon.

JULIETTE : Ce lit accueillera notre nuit de noce.

DONATIEN : Nos corps, encore courbatus par le transport y seront soigné l'un par l'autre.

JULIETTE : Nous serons les derniers amants du monde.

DONATIEN : L'étoffe écarlate nous isolera des regards de la meute soldatesque et misérable.

JULIETTE : Au demeurant envoyé loin d'ici par notre faux document secret.

DONATIEN : Lui-même authentifié par le sceau de l'oncle.

JULIETTE : Aimons-nous puis mettons fin à nos jours au moyen de ce poison.

*Un temps. Ils s'approchent lentement l'un de l'autre.
Le vent commence à agiter le tissu rouge et on entend une armée s'approcher.*

DONATIEN : Crotte ! La fausse lettre n'a pas marché : des soldats viennent par ici.

JULIETTE : Merde ! Le vent emporte notre étoffe !

DONATIEN : Je vous regarde, Mademoiselle, et je ne parviens pas à comprendre ce qui, chez vous, à pu m'emporter dans une telle folie...

JULIETTE : Rien, chez vous, Monsieur, ne justifie un acte aussi absolu. Je retourne chez ma mère. Adieu, Monsieur.

DONATIEN : Adieu, Mademoiselle.

Ils sortent. Le noir se fait tandis que l'armée approche et que le tissu s'envole vers le bas de la falaise.

Dernier tableau

Tous les personnages sont réunis autour d'un petit théâtre de marionnettes qui représente la falaise et ses environs. Deux armées de soldats de plomb s'affrontent dans un vacarme... de marionnettes. L'étoffe rouge ornée d'une tête de dragon se détache du décor préparé par Donatien et Juliette, est attrapée par Pierre puis, plus bas, par Norbert. Ce n'est qu'un minuscule chiffon rouge perdu dans le décor.

Donatien, Juliette, Norbert et Pierre ont parfois l'impression de se reconnaître au sein de ce tumulte mais ils n'en sont pas bien sûr.

Fin.